

[Présentation]

Danielle Shelton

Numéro 83, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64405ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Shelton, D. (2011). [Présentation]. *Brèves littéraires*, (83), 9–12.

CONTRAINTES LITTÉRAIRES VOLONTAIRES

TABLE RONDE 2011



POÉSIE CLASSIQUE

PROSE OULIPIENNE

La Société littéraire de Laval a amorcé ses activités 2011 avec une table ronde sur les contraintes littéraires volontaires. Les deux invités étaient la poète classique Diane Descôteaux et le romancier oulipien Gino Levesque. Dans la présentation du sujet, d'autres auteurs ont été évoqués, tous partageant ce mot de Baulelaire : « Parce que la forme est contraignante, l'idée jaillit plus intense ! »

Poètes et prosateurs qui utilisent encore de nos jours une contrainte formelle comme moteur de création sont plus nombreux qu'on pourrait le penser. La poésie rimée n'a pas complètement disparu ; on observe en fait un regain d'intérêt pour ses formes fixes. Diane Descôteaux en a publié en Europe, où elle a remporté plusieurs prix. Et dans les micros ouverts, il n'est pas rare d'en entendre. Mais il est vrai qu'au Québec, il ne s'en publie pour ainsi dire pas.

Pourtant, la poésie d'inspiration japonaise, non moins structurée, est fort bien accueillie et de plus en plus publiée chez nous. Plusieurs membres de la SLL pratiquent cet art, sujet de notre table ronde 2009. Quant à la prose, en dépit des apparences, elle n'échappe pas aux contraintes, ne serait-ce que par le fait qu'elle repose sur une trame narrative structurante.

Mais, outre ces approches « classiques » de la poésie et de la prose, il existe tout un courant littéraire et – osons le dire – mathématique de l'écriture, dont les représentants sont regroupés, depuis 1960, dans le très sélect Ouvroir de Littérature Potentielle, dit Oulipo. Ses membres sont des oulipiens. On dit de l'auteur qui s'inspire de leurs pratiques

qu'il travaille « dans l'esprit de l'Oulipo ». C'est le cas de Gino Levesque.

Mentionnons, à titre d'exemple, trois membres célèbres de l'Oulipo. Raymond Queneau, pour qui les oulipiens sont « des rats qui construisent eux-mêmes les labyrinthes dont ils se proposent de sortir ». Italo Calvino, pour sa définition de l'écriture romanesque oulipienne : « une machinerie à structuration labyrinthique qui défie le lecteur toujours en quête du plan ». Et enfin, et surtout, Georges Perec, probablement celui qui a poussé le plus loin l'art de la contrainte volontaire.

Entre autres jeux de l'esprit, Perec a eu l'idée de transposer en poésie un principe de la musique dodécaphonique : ne pas réutiliser une consonne avant d'avoir utilisé toutes les autres. Il y est parvenu dans un recueil de onzains intitulé *Alphabets*. Un autre ouvrage, un véritable livre-puzzle, *La Vie mode d'emploi*, lui a valu le Prix Médicis en 1978. Le « Cahier des charges » de son incroyable enchevêtrement de contraintes, invisibles à la lecture, a été publié en France, en 1993, par le Conseil National de la Recherche Scientifique. C'est encore Perec qui, en 1969, a écrit un palindrome de 1371 mots, un total de 5566 lettres (on a fait mieux depuis !). Il s'agit d'un texte qui se lit, lettre par lettre, en commençant soit par le début, soit par la fin. Si un palindrome se lit, il va sans dire qu'il ne s'entend pas. En voici un bref extrait (écrit lettre par lettre, dans un sens, puis dans l'autre) :

12345→

*Trace l'inégal palindrome. Neige. Bagatelle, dira
Hercule. Le brut repentir, cet écrit né Perec.*

*.... ce repentir, cet écrit ne perturbe le lucre :
Haridelle, ta gabegie ne mord ni la plage ni l'écart.*
←54321

Perec a pratiqué plusieurs contraintes inventées par l'Oulipo, dont celle du prisonnier. Imaginez un prisonnier qui désire utiliser au maximum le peu de papier dont il dispose : il se prive des lettres à jambage (j, q, p, b, d, etc.).

*Ouvre ces serrures, avance ces œuvres rares : une
encre ocre creuse son cerne sous sa morsure azur –
aucun ressac ne navre encore ces aurores.*

Notons qu'une variante, la contrainte du prisonnier libéré, n'utilise que les voyelles et les lettres à jambage.

Perec – toujours lui – a réussi à écrire un roman de 312 pages en renonçant à la lettre « e ». Voici un extrait de *La Disparition* (extrait du *post-scriptum*).

Ainsi naquit, mot à mot, noir sur blanc, [...] un roman qui, pour biscornu qu'il fût, illico lui parut plutôt satisfaisant : d'abord, lui qui n'avait pas pour un carat d'inspiration (il n'y croyait pas, par surcroît, à l'inspiration !), il s'y montrait [...] imagitatif ; puis, surtout, il y assouvissait, jusqu'à plus soif, un instinct aussi constant qu'infantin (ou qu'infantil) : son goût, son amour, sa passion pour l'accumulation, pour la saturation, pour l'imitation, pour la citation, pour la traduction, pour l'automatisation.

Puis, plus tard, s'assurant dans son propos, il donna à sa narration un tour symbolisant qui [...] divulguait [...] la Loi qui l'inspirait, Loi dont il tirait, parfois non sans friction, parfois non sans mauvais goût, mais parfois aussi non sans humour, non sans brio, un filon fort productif, stimulant au plus haut point l'innovation.

Perec n'a pas été le premier à faire disparaître la voyelle « e ». Plusieurs poètes s'y étaient employés, dont Arthur Rimbaud. Mais comme pour se contredire lui-même, Perec, dans *Les Revenentes*, n'utilise que la voyelle « e ». Charles Peignot a composé quant à lui vingt-six quatrains en alexandrins : le premier sans « a », le second sans « b », etc. Pindare a écrit une ode sans « s » et Lope de Vega, cinq nouvelles, se privant pour chacune d'elle d'une voyelle différente. L'auteure britannique Christine Brooke-Rose a fait disparaître la lettre « t » dans *Remake*, et le verbe « être » dans *Between*. Michel Dansel, quant à lui, a renoncé à tous les verbes dans un roman de 233 pages, *Le Train de Nulle Part*, dont voici un extrait.

Quelle aubaine ! Une place de libre, ou presque, dans ce compartiment. Une escale provisoire, pourquoi pas ! Donc, ma nouvelle adresse dans ce train de nulle part : voiture 12, 3^e compartiment dans le sens de la marche. Encore une fois, pourquoi pas ?

Autre contrainte : le pangramme. Il s'agit d'une phrase « cohérente » comportant toutes les lettres de l'alphabet,

sans qu'aucune consomme ne soit répétée. Le plus célèbre pangramme en français a paru en 1958, dans le *Journal de Mickey*.

Portez ce vieux whisky au juge blond qui fume.

Une visite du site web de l'Oulipo est un divertissement pour qui est curieux de découvrir pas moins de cent contraintes littéraires modernes.

L'invité de la SLL, Gino Levesque, s'est pour sa part imposé dans une œuvre romanesque d'une centaine de pages une contrainte littéraire inusitée : utiliser une seule fois les noms, les verbes, les adjectifs et les adverbes. La prouesse aurait été certifiée par un groupe de chercheurs universitaires.

Dans *Je ne le répéterai pas*, Nig, un écrivain en quête d'inspiration, accepte une proposition malhonnête qui le fait basculer dans un monde délirant et mystérieux, proche de la BD. En voici un extrait (p. 58).

je ne le répéterai pas

Jusqu'au rassasiement de sa boulimie de lecteur, Nig relut le diabolique roman à multiples reprises, en ingurgitant comme un glouton les divers tomes pour les assimiler. Muré dans le cachot de sa réclusion, avec comme unique phare une bougie dont la cire se liquéfiait, Nig, en opérant avec la plume d'un perroquet, se dévoua à transcrire méticuleusement l'épreuve. Concentré, il calquait la rigoureuse discipline d'un moine calligraphe qui travaille dans un monastère. Comme un copiste, il bossait laborieusement, penché sur le bureau nacré d'un vernis qui s'écaillait, à accomplir avec zèle l'éreintant exercice de duplication. Des crampes le courbaturaient et un torticolis martyrisait le plagiaire qui endurait l'intolérable calvaire du scripte. Il frictionna sa nuque ankylosée et paracheva avec entrain la transcription qu'il intitula Je ne le répéterai pas.

G. Levesque